

Extrait du roman « Explorations sur le terrain du sexe ukrainien », traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn, maîtresse de conférences en histoire de l'Ukraine et traductrice au master [TRM](#) de l'Inalco.

On pourrait dire aussi, lors d'une intervention quelque part dans une université américaine, ou bien d'une conférence de «triple-ei-dabl-es», ou au Kennan Institut de Washington, ou à tout autre endroit où pourrait t'emmener le vent méchant, cent maximum deux cents bucks de cachet plus le voyage pris en charge – et tu dois remercier chaleureusement, tu n'es pas Evtouchenko ni Tatiana Tolstaïa pour en toucher mille par apparition, mais t'es qui toi, franchement, une Ukrainian écrabouillée, enfant d'un appartement communautaire guilleret de l'époque de Khrouchtchev dont tu essaies de t'échapper de toutes tes forces, en vain. Une cendrillon qui traverse l'océan pour réprouver, lors d'un dîner chez Sheffield en compagnie de quelques prix Nobel (en irradiant dans tous les sens en quatre langues simultanément) le déclin idéologique de la civilisation moderne, après quoi revenir dans sa cuisine kyivienne de 6 mètres carrés, se disputer avec maman et s'abaisser à expliquer aux rédacteurs locaux que « là où je suis sera ma patrie » ne veut absolument pas dire « ubi bene, ibi patria », ne serait-ce que parce qu'à cause de cette patria à la noix tu ne te sens bene ni chez Sheffield, ni chez Tiffany, ni à Hawaï ni en Floride, nulle part et jamais, car la patrie ce n'est pas juste une terre de naissance, la véritable patrie est la terre qui réussit à te tuer, même à distance, à l'instar d'une mère qui tue son enfant adulte, lentement et inexorablement en le retenant auprès d'elle, entravant chacun de ses mouvements et chacune de ses pensées par sa présence envahissante. Mais qu'ai-je à pérorer en long et en large, le sujet de mon intervention de ce jour, Mesdames et Messieurs, tel qu'il est indiqué dans le programme, est justement « Les explorations sur le terrain du sexe ukrainien » et, avant d'attaquer, je tiens à vous remercier tous, présents et absents, pour votre attention en rien justifiée à l'égard de mon pays et de mon humble personne, car on aurait beau chercher, on n'a jamais été gratifié d'un excès d'attention, autrement dit, on y crevait méprisé et dédaigné (je suis, moi, dans une position privilégiée, car si j'avais osé, si j'avais envoyé tout balader et pris la pleine poignée de cachets du flacon jaune vif, on aurait retrouvé mon corps très vite, disons trois jours plus tard : Chris, la secrétaire de la fac téléphonerait dès le premier cours raté, donc ce serait abuser de se plaindre, j'ai tout de même un fil-toile d'araignée aussi fin et lâche soit-il, pour tirer la sonnette d'alarme et faire savoir au monde mon énième – dernier cette fois – départ. Et si quelque chose était arrivé à cet homme, là-bas, dans la forêt, bien que je ne pense pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, il ne le fera jamais lui-même, il a trop de hargne pour cela, eh bien s'il lui arrivait quelque chose, Marc et Rosie se rendent tout de même chez lui tous les jours), – donc, Ladies and Gentlemen, je vous prie de ne pas vous presser de qualifier le présent cas d'amour comme pathologique, car l'intervenant n'a pas encore dit l'essentiel. Et l'essentiel, Ladies and Gentlemen, réside dans le fait qu'en l'occurrence, c'était le premier homme ukrainien dans la vie du sujet d'expérimentation. Vraiment, le premier.

Le premier tout prêt – à qui il NE fallait pas apprendre la langue ukrainienne, transbahuter aux rencarts – uniquement afin d'élargir l'espace intérieur commun – livre sur livre de sa propre bibliothèque (Lypynsky, Hrouchevky, mais aussi Horska dont il n'avait pas entendu parler, ni de Svitlytchny d'ailleurs, il avait derrière lui d'autres années soixante, pas de problème, je t'en apporte demain !), et au moment des murmures amoureux se souvenir l'espace d'un instant « non le refuge des rêves - maison bienheureuse... » se lancer sur le champ dans un commentaire d'une demi-heure sur la vie et l'œuvre de l'auteur – tu sais, c'était un poète des années trente en Ukraine occidentale, - et c'était ainsi toute la vie durant ! – une professionnelle de l'ukrainisation, comme si tu leur implantais un nouvel organe. Un jour notre Ukraine indépendante, ou plutôt pas-encore-morte, si d'ici là elle ne meurt pas, devrait

introduire une distinction spéciale, pour le nombre de lits ukrainisés, alors tu pourrais fourguer une liste de convertis ! Celui-ci était le premier homme de ton monde, le premier avec lequel tu n'échangeais pas que des mots, mais d'un seul coup, l'immensité des trésors incandescents, illuminés de l'éclat sous-terrain que ces paroles faisaient découvrir, et dès lors deviser était facile comme respirer ou rêver, et la conversation se buvait sur les lèvres desséchées, et y goûter faisait tourner de plus en plus la tête, oh, cette liberté jamais éprouvée d'être soi-même, ce jeu, enfin, à quatre mains sur tout le clavier, l'inspiration de l'improvisation, combien d'énergie rieuse se libère, lorsque chaque note – allusion ironique, nuance, espièglerie, touche – résonne à l'instant relevée par l'autre, une culbute dans l'air tout simplement par excès de force, une pique joyeuse – plus près, je peux ? – et voilà que tout devient plus ambigu, plus risqué, et voilà déjà le corps-à-corps, et voilà que le moteur est éteint (parce que tu es tout de même montée dans sa voiture, après avoir visité son atelier, après avoir compris les yeux dans les yeux, qui il était), – un passage impétueux vers une autre langue, avec les lèvres, la langue, les mains – et tu t'écartes dans un râle : « Allons chez toi... dans l'atelier... ». La langue a résolument raccourci l'espace entre vous : tu l'as reconnu, il est comme toi, il est des nôtres, de la même race ! Et c'est en elle, dans la langue, qu'il y avait tout ce que vous ne retrouverez jamais dans le lit.

«Gosh, if he only weren't such a damned good painter ! » disais-tu assise au bar « Chez Christopher » à Porter-Square, tu as bu à jeun deux verres de cabernet-sauvignon et cela t'a un peu détendue : pour la première fois pendant ces mois à Cambridge un remontant vertigineusement basique et audacieux, voilà j'ai bu – je me suis enivrée – je me suis louée, dommage personne pour chanter. Lisa et Dave écoutaient comme les petits un conte de Noël, en oubliant de faire crisser leurs chips, Slavic Charm, disent-ils. Tu aimais ce bar, ses teintes sourdes vert bouteille qui faisaient songer aux tables de poker, tout comme la lumière tamisée qui repousse les visages dans la pénombre, et les hommes agglutinés au comptoir regardant le match de base-ball, et le brouhaha des voix, et la nuit derrière les fenêtres lointaines, son marc marronâtre épais qui fait fondre le jaune des fruits confits des réverbères, – tout cela à la fois, car c'est l'unique manière d'entrer dans le monde de l'autre, en acceptant tout à la fois, de tous les sens, et tu savais le faire, tu es tout simplement fatiguée depuis toutes ces années de pérégrinations sans foyer, d'aimer le monde de ta solitude : passer anonymement sans être reconnue par personne à travers les aérogares crépusculaires, les restaurants et les bars aux lumières chaudes, les bords de mer au bruissement croissant des vagues contre le gravier, ou les hôtels matinaux avec le café dans les halls.

«Where are you from ?» - «Ukraine» - «Where is that ?» Tu es fatiguée de ne pas être de ce monde, fatiguée de traîner à la maison serrant entre les dents ces concentrés de beauté aspirés par des lèvres assoiffées et vociférer joyeusement « Venez voir ! ». Mais à la maison, dans ton pauvre pays brutalisé, le pays des fonctionnaires aux pantalons pendants et aux vestes couvertes de pellicules, pays des écrivains obèses capables de lire une seule langue tout en oubliant de s'en servir vraiment et des hommes d'affaires malins aux yeux fureteurs et aux manières d'anciens secrétaires du komsomol, - tout cela ne tenait pas debout, ployait et ne bandait que par l'excès de bile de son inaccessibilité nébuleuse, encodé dans les noms et les réalités inconnues ; le pays des autodidactes courtauds (toujours, on ne sait pourquoi, avec les jambes petites et arquées comme chez les jockeys : c'est génétique ou quoi ?), qui ont mariné quelque part dans une quelconque bibliothèque de province portant le nom de Griomine à l'époque où tu avais l'outrecuidance (ou bien la chance du pendu, croyaient-ils ?) de traîner tes guêtres dans la Widener d'Harvard ou on ne sait où ailleurs. Tu étais fatiguée du non partage de ton amour pour le monde, et cet homme, à peine t'es-tu retrouvée dans son atelier, plantée (avec des lunettes double foyer) devant les toiles qui se bouscuaient près du mur

ramassant la poussière et qui se déployaient l'une après l'autre, - tu as en un éclair deviné ton unique et parfaite chance de non solitude dans cet amour, justement parce qu'il était such a damned good painter, - mais c'eut été peine perdue de le faire comprendre à Lisa et Dave et tu n'as même pas essayé. Impressionnée, Lisa souriait de sa bouche au rouge artificiel qui ressemblait à un mollusque de corail en état d'excitation, et ses yeux humides brillaient : What a story ! Oh oui, une love story terriblement romantique, avec incendies et accidents de voiture (car une nuit il a bousillé en mille morceaux la fameuse voiture), avec une disparition mystérieuse du protagoniste et le départ de l'héroïne de l'autre côté de l'océan, avec un tas de poésies et de tableaux et, l'essentiel, ce sentiment constant, pénétrant et indicible qui en vérité a eu raison de toi : le sentiment que tout est possible. Cet homme jouait sans règles ou, plus précisément, jouait selon ses règles, en véritable génie kantien, dans son champ d'attraction toute logique prévisible des événements devenait faillible, il était dès lors lui-même the land of opportunities et, quoi que recèlent ces opportunités à l'avenir – la mort dans un accident de la route (non, mon Dieu, non, pas ça !) ou un défilé triomphal dans tous les musées du monde, - rien à cirer, peu importe, tout pour briser, s'extraire de l'ornière, de cette sempiternelle ukrainienne condamnation à la non existence.

C'est un autre sujet, Ladies and Gentlemen, Mesdames et Messieurs, pardonnez-moi d'abuser de votre temps, il ne m'est pas facile d'en parler, qui plus est je suis réellement malade, mon corps éreinté, affamé et, si on cessait de jouer avec les euphémismes, tout simplement violenté, n'a de cesse depuis trois mois de se rappeler à mon souvenir par un léger frissonnement interne, particulièrement chavirant - jusqu'à défaillir ! – en bas du ventre où je ressens à chaque instant une palpitation pressante et vive, et lorsque j'écarte les doigts, ils commencent instantanément à vivre leur propre vie bougeant chacun de son côté, comme s'ils étaient rattachés à des fils tirés en rythme dispersé, et je ne parle pas des boutons roses qui poussent comme chez une ado dont fleurissent le visage et les épaules et il n'y a rien à y faire, le corps malmené est encore vivant et exige son dû, il crève de l'élémentaire manque sexuel, il aurait pu reprendre du poil de la bête et sautiller comme un lapin si on l'avait bien baisé, mais malheureusement ce problème n'est pas facile à régler, surtout quand on est complètement seul dans un pays étranger et dans une ville inconnue, dans un appartement vide où le téléphone ne sonne que pour te proposer – l'occasion unique, seulement cette semaine ! – un ex-cep-tion-nel rabais pour l'abonnement au canard local, et d'où tu sors trois fois par semaine, à l'université où une demi-douzaine de gamins américains soignés, avec leurs chaussures et leurs chaussettes blanches, proprement lavés et désodorisés, à la peau et aux dents saines et humides, suivent de leur regard de poisson rouge de bocal tes aller-retours dans la salle de classe, gribouillent, Dieu seul sait quoi !, doucement dans leurs cahiers pendant que tu te remontes toute seule (car il faut bien tenir une heure et quart !), pour leur expliquer passionnément que non ! Gogol, tel qu'il était, n'avait pas d'autre choix à l'époque que d'écrire en russe ! que tu pleures, que tu dances – il n'avait pas le choix ! (et toi non plus, à part écrire en ukrainien, bien que ce soit de nos jours la chose la plus ingrate à faire sur cette terre, car même si par on ne sait quel miracle tu arrives à sortir quelque chose qui soit « plus fort que le Faust de Goethe », comme disait un fameux critique littéraire, la chose sombrerait quelque part dans les rayonnages de bibliothèques sans être lue comme une femme qui n'a pas été aimée, de longues années durant jusqu'à ce qu'elle refroidisse, car les textes qui n'ont pas été goûtés ou utilisés, qui n'ont pas été nourris de l'énergie de la pensée adverse, finissent par refroidir, et comment ! si le courant de l'attention des lecteurs ne les emporte à temps et ne les fait ressurgir, ils coulent telle une pierre dans les abîmes et se recouvrent de vase froide et collante comme tes livres non vendus qui prennent la poussière quelque part dans les librairies de ton pays. C'est le sort qui a frappé presque toute la littérature ukrainienne, car on peut compter sur les doigts d'une main non pas les auteurs mais les textes qui ont connu ce

bonheur : les doigts engourdis et les larmes dans les yeux tu as lu la traduction reçue en Amérique de la « Chanson sylvestre », une version autorisée destinée à une scène de Broadway, et tu prenais ton pied comme un drogué par sa respiration accélérée et ardente, elle vivait ! vivait toujours, soixante-dix ans plus tard, sur un autre continent, dans une autre langue, incroyable mais elle avait ressurgi ! Toi non plus tu ne peux choisir – écrire en russe ou en anglais – ta première poésie publiée en anglais, qui plus est dans une petite revue confidentielle, a reçu une réaction extatique de quelque part du Kansas, de *The Review of Literary Journals*, tu m'en diras tant, et Macmillan a l'intention de t'inclure dans son anthologie de la poésie féminine du XXe siècle, «You are a superb poet», disent les éditeurs du coin (traînant les pieds cependant avec la publication), merci je sais, tant pis pour moi – tu n'as pas de choix, mon trésor, pas parce que tu ne réussirais pas à changer de langue, tu pourrais parfaitement le faire en t'y appliquant un tant soit peu, mais parce que tu es condamnée à garder fidélité aux morts, à tous ceux qui auraient pu écrire en russe, en polonais et certains même en allemand, et mener une autre vie, mais qui se sont jetés comme des bûches au feu dans le brasier évanescant de l'ukrainien, sans que cela produise quoi que ce soit, excepté des destins brisés et des livres oubliés, et pourtant tu es là aujourd'hui, incapable de piétiner tous ces gens, incapable un point c'est tout, les étincelles de leur présence scintillent de temps à autre dans le présent recouvert de cendre et c'est là ta famille, ton arbre généalogique, aristocrate de mes deux, je vous présente mes excuses pour une introduction inhabituellement longue, Ladies and Gentlemen, d'autant plus qu'elle n'est pas connexe à notre sujet [...]

La peur venait tôt. La peur se transmettait en héritage – il fallait avoir peur de tous les étrangers (quiconque manifestant de l'intérêt pour toi était en vérité envoyé par le KGB pour savoir de quoi on parle à la maison, et alors les mêmes tontons viendraient de nouveau mettre papa en prison – les plus suspects étaient ceux qui se lançaient dans les conversations séditieuses : en première, lors d'un concours municipal de littérature, je fis la connaissance d'un premier de classe binocleux, l'élève d'une école spécialisée en mathématiques avec une peau extraordinaire pour un adolescent, comme une pêche fraîchement épluchée, et dont on apercevait de profil sous les lunettes à double foyer des cils de fille, longs et soyeux, et lorsqu'il riait, tout son corps se raidissait comme cela arrive aux garçons très nerveux de l'intelligentsia qu'on ne laisse pas jouer seuls dehors mais que l'on sort se promener sur une luge tirée par une corde, la moitié du visage emmitouflée dans un cache-nez. Ce genre de garçons tombaient inexorablement amoureux de toi, cependant ils lisaient beaucoup et aimaient discuter de leurs lectures, et le premier de la classe de l'école de maths, qui soutenait ton bras comme une prothèse sur le sol glissant d'une manière gauche et démodée – c'était l'hiver, et les trottoirs enneigés scintillaient à chaque pas d'une noirceur glissante et traîtresse – eut l'imprudence de demander « l'écrivain ukrainien Vynnytchenk, tu connais ? » – ton cœur explose instantanément : ça y est, les voilà, les mises en garde de papa et maman ! – l'œil malicieux à la Lénine (l'essentiel est que tu l'aies senti comme tel !), cette lenteur que l'on savoure en gourmet, alors voyons, vas-y, continue, je te vois, tu réponds, « non, je n'ai pas lu », et après avoir laissé au premier de la classe dérouler tout ce qu'il savait sur l'UNR, sur l'émigration (tu écoutais, n'ayant plus l'ombre d'un doute sur la personne à qui tu avais affaire, frémissant de la douleur exquise du danger tout proche), tu le refroidis de la seule manière possible, en martelant chaque mot d'une voix tambourinante de chef de pionniers (« Unité ! Alignez-vous ! Gar-rr-r-de à vous ! ») pour lui signifier que tu n'es nullement intéressée par ces ordures d'émigrés, à une époque où la situation internationale est si compliquée et tendue, et que tu as toujours été révoltée par les jeunes qui écoutent les radios étrangères, – il écarquilla ses deux paires d'yeux de verre comme s'il avait oublié de respirer :

un hérisson se promenait dans la forêt, il oublia de respirer, et creva – bien fait pour lui ! Elle était contente d'elle comme jamais : premier test d'adulte et un sans faute !).

Non, elle a toujours dit qu'elle ne voulait pas revivre son adolescence – ces pénibles tentatives de s'échapper du cocon familial coulé dans le béton, comprimé à l'intérieur, hors des murs d'où se répandaient les brumes toxiques de la peur, un borborygme marécageux où le moindre faux pas, la plus petite erreur – et tu tombes dans le gouffre mortel (à la radio que père écoutait le soir, l'oreille collée tout entière contre le poste qui émettait des râles assourdissants, laissant filtrer de temps à autre un sifflement métallique menaçant, dangereusement croissant, on transmettait les Mémoires de Snegirev mourant, on énumérait les organes opérés, les reins et les vessies éclatés, les chocs insuliniques, les sondes violemment enfoncées, les mares de sang et de vomi sur les sols en ciment – les communiqués de l'abattoir, la découpe des carcasses : Martchenko, Stous, Popaduk, toutes les semaines de nouveaux noms, des hommes jeunes et beaux, à peine plus âgés que toi, à la crinière généreuse, tu en rêvais comme les filles rêvent des vedettes de cinéma, lorsque l'un d'eux sortirait libre, couvert de stigmates et aguerri, vous vous rencontreriez – seulement ils n'étaient jamais libérés, les ondes s'emplissaient de leur agonie, papa était de ce côté-là et écoutait, d'année en année, depuis qu'il était devenu chômeur, il restait à la maison et écoutait la radio) – il n'y avait nul endroit où s'échapper, partout, des réunions du komsomol, des réunions politiques et une langue étrangère, là où on ne pouvait que sortir – comme lorsqu'à l'âge de quatre ans on te place sur un escabeau au milieu de la pièce pour réciter une poésie aux taties et aux tontons – c'était bien la seule chose à faire, leur rendre d'une voix mécanique et sonore le fruit de leur propre enseignement, et c'était là l'unique garantie de sécurité – une médaille d'or, un diplôme rouge, un avancement « à la queue leu-leu », bon sang, combien d'inepties passées par la tête ! – et à quinze ans, une dépression, des douleurs inexplicables à l'estomac, le papouin qui courait dans tous les sens à en perdre les jambes, te trimbalant d'un médecin à l'autre, qui ne trouvaient rien, tu traînais au lit et versais des larmes hystériques à la moindre remarque – la fille à papa, la prune de ses yeux, c'est lui qui veillait les ailes déployées sur tes premières règles, expliquant posément que c'est très bien, que cela arrive à toutes les filles, ne te lève pas, reste allongée – il apportait au lit comme à un malade des tranches de pomme dans une soucoupe, et tu restais couchée, chiffonnée et immobile, effrayée par une nouvelle sensation, entre la honte de savoir son secret découvert – mais quel secret peut-on avoir pour son papa ? – et, et quelque chose de circonspect-déchirant, vulnérable-incertain – un sentiment qui reviendra avec la perte de la virginité (dont tu réussiras à te débarrasser seulement après la mort de papa !), et puis, à chaque fois ce même sentiment d'éternelle soumission filiale, d'immuabilité de l'ordre familial, ce qui fait bien évidemment perdre la tête aux hommes sans qu'ils y comprennent quelque chose (« Qu'est-ce que t'es bonne, toi ! »), et ensuite tu les laisses tomber.

Tu t'échappais, tu fuyais, et comment ! – toute en coudes pointus d'excroissance souveraine, ado boutonneuse, torturée jusqu'aux larmes par sa propre gaucherie, la même paire de collants aux sombres cicatrices reprises, et une robe – un uniforme scolaire aux pétales luisants que les frottements de coudes faisaient briller, tu allais aux soirées de l'école dévotement comme un musulman à la mosquée ! – vêtue d'une blouse empruntée et d'une jupe étriquée, datant de l'époque pionnière – haut-blanc-bas-noir, et tu te tourmentais d'amère convoitise en reluquant les autres filles fringuées « en adulte », coiffées chez les « vrais » coiffeurs, épanouies tout d'un coup comme les proverbiales cerisiers près de la maison – dans le scintillement du rouge à lèvres nacré et les machaons noirs des cils Lancôme – un mascara bleu coûtait dix roubles alors que le salaire de maman, qui vous faisait vivre tous les trois, en atteignait péniblement cent cinquante, que peut-on faire d'autre sinon voler dans le cartable de la reine du lycée,

imprudemment laissé ouvert au vestiaire, un tube à vrai dire bon marché de fabrication polonaise et à moitié usé, en te disant pour te rassurer que ce n'était pas une si grande perte pour l'autre, et ce fut bien le cas, et pourtant, le XIXe siècle, le classique pain de Jean Valjean et Cosette devant la vitrine d'un magasin de poupées, et la honte, et la peur, et le secret doux et inavouable, comme les exercices exhibitionnistes seule devant le miroir, – tu te maquillais maladroitement dans les toilettes de l'école en laissant dépasser sous les yeux les marques noires de la brosse, et après la soirée tu lavais, tu arrachais violemment à l'eau froide le mascara sur les paupières rougies dans les mêmes toilettes : quelle horreur si papa l'avait vu – papa qui avait si peur pour elle qu'il constituait des dossiers sur chacune de ses copines : toutes des dépravées, qui fument et embrassent les garçons, vociférait papa jusqu'à devenir écarlate et elle, il faut lui rendre justice, qui hurlait en réponse, puis pleurait dans la salle de bain – surtout ce jour mémorable lorsqu'il l'a frappée au visage en pleine rue, à l'arrêt du tramway, parce qu'elle s'était absentée pour aller quelque part et qu'il a cru qu'elle le fuyait – mais elle était revenue, elle revenait toujours, docilement, car elle n'avait nulle part où fuir, et lui, sans un mot, l'a giflée de tout son élan – évidemment s'en sont suivis des câlins-embrassades, des bisous-excuses, « mon petit », « ma petite fille adorée » – après quelques heures chauffées à blanc de pleurs, de lamentations, de portes claquées, accompagnées du clapotis des intrusions désespérées de maman – maman n'était pas visible dans tout cela, maman était de toutes les manières frigide, à l'évidence, surexposée comme un verre noir réfléchissant (plus tard, les premiers mois de ton mariage, elle fera irruption un matin dans la chambre des jeunes mariés en faisant sonner joyeusement un réveil : levez-vous, le petit déjeuner est prêt ! – juste au moment où, et après un esclandre retentissant, elle pleurera comme une orpheline dans la cuisine, effrayée et désemparée : je voulais faire au mieux ! – dès lors, après s'être rassasiée et avoir fini de trembler de tout ton corps chambardé, c'est toi qui la consoleras en fin de compte) – mais comment pouvait-elle être autrement que frigide – enfant de la famine (en 1933, âgée de trois ans, elle cessa de marcher, et grand-mère alla à Moscou en train de marchandises avec moult changements pour échanger sa dot – deux superbes rangées de perles de Méditerranée – contre deux sacs de pain grillé), enfant nourrie grâce aux épis ramassés dans les champs pour lesquels, prise en flagrant délit, elle sera corrigée d'un coup de fouet sur la joue par un surveillant du kolkhoze – on voit toujours un fin filet blanc, Dieu merci cela s'arrêta là, car le père, c'est-à-dire ton grand-père, draguait déjà l'or quelque part dans le Nord, une décennie et demie plus tard, ton père, c'est-à-dire son mari ferait de même, alors qu'elle – qui s'en sort, les épis sont oubliés, et elle finit par manger à sa faim, une vingtaine d'années plus tard, lorsqu'après avoir terminé ses études universitaires elle commencera à travailler – alors que les soviétologues américains au loin n'arrivent pas à percuter pourquoi dans cette génération il y a autant de bonnes femmes difformes-rondouillardes et qu'ils ne cessent de relire en long et en large et entre les lignes à la lumière Fromm avec Jung – elles avaient envie de bouffer à vingt ans, de bouffer et rien d'autre! – s'étrangler avec les rations étudiantes de pain, s'empiffrer des deux mains, ramassant les miettes, jamais de leur vie elles n'ont su ce que clitoris veut dire (tu as pris conscience de leur sort pour la première fois dans une pharmacie : on vendait à l'improviste des protections hygiéniques, il y avait une file, composée exclusivement de jeunes nanas qui garnissaient rapidement leurs sacs, et les mémés s'en approchaient en interrogeant humblement : « Les filles, qu'est-ce qu'il y a dans ces paquets ? – C'est pour les femmes, les femmes ! » rétorquaient dédaigneusement les filles – signifiant, ce n'est pas pour vous – et les mamies décontenancées clignaient des yeux sans rien comprendre – maman était par conséquent aussi innocente que l'Agnes Dei, ou plutôt la Vierge Marie (elle avait en effet quelque chose de virginal, sur les photos de la fin des années cinquante, l'époque où elle a enfin pu manger, une fille illumine la photo de sa douceur, à ne pas en détacher le regard – un visage délicat, allongé, au petit nez pointu – un type de beauté perdu, tendre, comme aurolé

d'un sourire intérieur, un portrait cosaque baroque de près de trois siècles : Roxolane – Varvara Apostol – Varvara Langyichivna – oui, glorieux était l'Hetmanat, mais il est révolu ! – il y en a toujours, des beautés charnues-parées, de sous-le-cerisier, mais de celles-là plus jamais, Grand Dieu, déjà ta malheureuse beauté est plus rustre, plus vulgaire – n'oublie pas de corriger : était !) – maman, oiseau de paradis, agnelle offerte, achevait un doctorat sur la poétique dans un appartement communautaire d'une «khrouchthchovka», pendant que dans la cuisine, sa voisine – une cantinière ouvrière, celle qui devait « diriger l'État » [18] (mère-célibataire – cinq enfants de cinq pères différents), ajoutait dans sa casserole de borchtch des torchons et des dents (les dents de lait – de sa progéniture probablement ?), mais elle termina sa thèse, pile en 1973, lorsqu'en tant qu'épouse d'un élément peu fiable, sa thèse plein les bras, elle fut boutée hors de l'université, dès lors, le jour de ta soutenance (que diable voulais-tu en faire ?) fut sa fête et elle se réjouissait comme un enfant, « si seulement papa était encore en vie ! » – mais comment, par la grâce de Dieu, avec quoi pouvait-il être en vie – jeté au fond même d'un puits, s'accrochant spasmodiquement à la margelle : tout sauf le retour dans les camps ! – enterré vivant entre quatre murs – écouter la radio, fumer à travers la fenêtre et regarder avec effroi comment inéluctablement, pousse hors de lui, échappe à l'enfermement par la force même de la croissance organique, l'unique femme de sa vie – celle qu'il engendra ?

« Soulève ta chemise, je veux voir comment tu te formes » (n'est-ce pas la même intonation soucieuse-impérative – « Retourne-toi, je veux te prendre par derrière » – qui, vingt ans plus tard, à peine perçue, soulèvera en toi une sensation obscure de foyer ?), – et peu importe que tu n'aies jamais aimé par derrière, peu importe que tu aies d'abord refusé de soulever la chemise, blessée comme une grande, – face à une autre émotion douce, et autrement profonde et humide : mon enfant, c'est moi, ton papa ! – à la suite de quoi, la chemise, on n'y coupe pas, se soulevait, – une exposition qui mélangeait la honte et le trouble, une première expérience bien plus forte que les genoux qui se touchent sous le bureau de l'école, – et pourtant elle s'échappait, mon Dieu, oui, et comment ! – comme une âme suppliciée de sous la hache, mais où ?

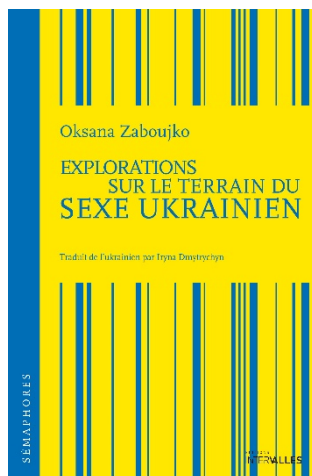
– Auprès des copains, sorties-danses, groupes de rock, compétitions sportives et premières embrassades aveugles dans la pénombre des salles de sport – ridicule, à aucun d'eux elle ne pouvait raconter qu'au bout de trois ans, ceux-là sont tout de même venus, la peur du père s'était finalement matérialisée, car la peur se matérialise toujours – par le tourbillon des crissements savoureux des ceinturons de cuir et de la fraîcheur extérieure qui s'engouffre entre quatre murs, par la sensation de l'occupation soudaine de la pièce – trois mâles impressionnants aux joues rosies par le froid, les cartes professionnelles alignées – «préparez-vous», papa qui cherche frénétiquement des papiers, déplaçant de ses mains tremblantes quelque chose sur le bureau, écrasé et pitoyable, et tu bondis sur eux du coin de la pièce en redressant le dos de l'adolescence boutonneuse vert-pâle, un cri étouffé, une mèche barrant le visage, en t'égosillant : « De quel droit, comment osez-vous ! » – ce n'était pas très réussi, c'était franchement nul, ceux-là t'ont cassée (un jeune officier, fine moustache, s'appliquait, le salaud, pour sûr sa première grande mission, et quelle mission – arrêter un antisoviétique !) – ils t'ont repoussée du pied (« cela ne vous regarde pas, vous êtes trop jeune encore »), et les parents (les visages noircis, comme si on avait glissé du papier photo sous la peau) de même, à peine avais-tu sauté, se mirent dans leur affolement à agiter les bras-imposer silence-étouffer – mais ce premier échec ne t'a pas arrêtée, car tu es, il avait raison l'autre – une femme audacieuse, un trésor : plus tard, déjà étudiante, en 1980, sortant en bande avec un soupirant-chéri au théâtre, à l'occasion d'une tournée moscovite triomphale, au hasard, car personne n'avait de billet, riant à gorge déployée, se dardant de répliques en boules de neige,

on prenait d'assaut le guichet en compagnie de nos semblables : la veille du Nouvel An, la jeunesse, personne ne voulait se séparer, d'où les flics – une nuée de paniers à salade, des manteaux gris qui tracent les sillons dans le groupe, qui le pénètrent par grosses vagues, et diable sait comment un instant avant tout était une plaisanterie, une farce, peu importe, si on n'entraît pas, et bien on irait boire un café sur le Khrechtchatyk, la belle affaire ! – et voilà que l'ami du soupirant-chéri – le plus posé de la bande – petit et frétilant comme une vis qu'il suffisait de presser d'un petit coup et il serait passé ! – avait été repéré et extirpé du troupeau tassé et mugissant, traîné sous les bras par deux gaillards en uniforme, sans toucher le sol, alors que le reste de la compagnie s'engageait, désarmée, à leur suite, sans savoir que faire, et lui déjà en chant de cygne : « Les gars, mais quoi, les gars, lâchez-moi », ses jambes s'agitaient dans l'espace, séparées du corps, ton lapin, une armoire à glace de deux mètres, lambinait derrière comme un somnambule et ne cessait de marmonner – « mais non, c'est rien, qu'est-ce qu'ils peuvent lui faire » – alors que le panier était déjà prêt, la portière arrière ouverte, et toi, de nouveau, la femme pleine d'audace – tu bondis sous les roues telle une panthère, de ce corps désormais beau et fort, une foudre à longues jambes en pelisse courte, au point que deux flics qui poussaient déjà le pauvre mec dans le véhicule en sont tombés à la renverse : « Les garçons, – la voix sonore taille soudain au point de faire trembler tout autour – mais qu'est-ce que vous avez, franchement ? » – et tu arraches le jeune homme de leurs mains : les « garçons », les gorilles, desserrent l'étau et, ramollis, se retirent, bredouillant quelque chose comme « mais c'est lui », – ah, oui, sans doute il avait résisté et même laissé échapper sans doute quelque moquerie – le soupirant survient, on ramasse la victime, et on prend nos jambes à notre cou ! (et la première nuit avec cet homme, lorsqu'il roulera crânement sous « la brique » du sens interdit et que la police l'arrêtera –, lui, petit et courbé, la veste de cuir soudain pendouillant comme un préservatif usé, il leur expliquera quelque chose dans la rue, pantois, les gars, mais quoi, j'ai rien fait – toi, patientant dans l'auto, tu ouvriras résolument la portière, tu sauteras dehors et faisant résonner les talons contre le bitume, tu secoueras ta crinière, concentrant les regards avides des mâles en ceinturon, tu riras d'un rire brûlant capable d'allumer un feu : « Qu'est-ce qui se passe les gars ? On n'a rien fait de mal », et le flicard sera désarçonné, s'effacera, se dispersera au vent, – bon, d'accord, allez, mais faites attention à l'avenir – et le matin, te dévorant de ses yeux brillants lorsque tu seras couchée sur le canapé, à moitié recouverte d'un plaid, il dira, lentement, en savourant un sourire triomphant au coin des lèvres : « T'es une meuf balaise – sortir tout de suite casser la gueule aux flics... On peut te prendre en mission » – et tu seras submergée d'une vague de fierté infantile : enfin, enfin, on l'a remarquée – car il est de ceux-là – comme libérée après toutes ces années, et vous vous êtes rencontrés, – car il est plus qu'un frère, une patrie et une maison...).

La peur se glissait de l'extérieur à travers les clôtures par un courant d'air âcre, alors qu'à la maison il faisait chaud, presque trop, une dépression juvénile, non, la neurasthénie, des cachets stupides, le sempiternel « trente-sept deux », et les pleurs plusieurs fois par jour, la femme médecin lui ordonna de se déshabiller et au père de sortir – « La fille est déjà grande » – elle fut interloquée que papa, au lieu de défendre ses droits – c'est tout de même son enfant qui devait être examiné ! – se soit traîné penaud vers la porte, décontenancé et amoindri comme s'il avait été pris sur le fait (le plus curieux, réfléchit-elle avec la précision d'un chirurgien, c'est qu'il était bel homme, volubile, plein d'esprit et de vie, il plaisait aux femmes et aurait très bien pu faire un écart ailleurs, pourquoi préservait-il tant sa pureté comme une vieille fille galicienne, est-ce parce que maman l'avait épousé alors qu'il n'était pas encore réhabilité, et toute sa vie il se crispait intérieurement de peur de l'entendre dire ce qui le rongeaient tout entier – qu'il avait gâché sa vie, et qu'il avait tout aussi peur de rester sans elle ?) –, il était jugé cette fois uniquement pour parasitisme (gardé un seul jour au poste), et

on se contenta de l'envoyer comme veilleur sur un chantier, il était assis dans une guérite de verre, ouvrant la grille aux camions bennes, et le reste du temps il lisait Bruno Schulz, au sujet duquel il avait osé rêver écrire un jour un livre, mais ne le fit jamais (il avait un goût sûr en littérature, seule l'érotique lui était insupportable, tel un censeur catholique !), – sa peur panique devant son irrémédiable croissance « jusqu'où !? » – s'enracinait dans le corps et sciait petit à petit ses entrailles avec une scie émoussée, mais le cancer fut diagnostiqué trop tard, lorsqu'il était déjà inopérable, tout le système génital était touché, la prostate et les testicules (tous les jours, maman râpait des carottes pour lui faire du jus, et les pressait à la main, rassemblant la pulpe dans le gaz, ses doigts d'ancienne guitariste devinrent jaunâtres, indélébiles et jaune-sale, ils se pliaient à peine, et la fille à papa courait la nuit vers la cabine téléphonique à l'angle de la rue pour appeler les urgences, et lorsque maman, les yeux blancs d'épouvante, lui annonça en rentrant de l'hôpital le diagnostic, qu'il fallait cacher à papa, sa première pensée (qu'elle ne se pardonnera jamais) fut froide et implacable, comme sifflée à travers des dents serrées : Dieu soit loué !), au fond, ce n'était rien d'autre qu'une guerre – une guerre sans vainqueur, car ayant épuisé tous les moyens pour atteindre son but (écraser d'un genou, remettre au berceau, « elle n'est encore qu'une enfant », on voulait un garçon mais ça ne fait rien, elle est parfaite, elle leur fera payer à tous pour nous) – l'homme recourt au dernier expédient – la mort, et cela – rien à faire – convainc : tu prends définitivement son parti. Et ton adolescence que tu reniais, que jamais au grand jamais tu ne voudrais revivre, te rattrape vingt ans plus tard, elle remonte des coins les plus reculés de ton être, une fille-adolescente pétrie de larmes et de peur, qui te submerge toute entière, et rit avec des éclats retentissants: alors, tu as réussi à t'enfuir ?...

Et si c'était vrai – les esclaves ne devraient pas mettre au monde des enfants ? se demandait-elle, fixant mollement la fenêtre : la première neige était tombée la nuit, mais elle a fondu depuis, seules les vitres des voitures garées le long du chemin luisaient comme des crânes bovins. Un noir marche sur le trottoir en sautillant, vêtu d'une veste rouge vif et d'une casquette de base-ball bleue, les mains enfouies dans les poches : il commence à faire froid. Car qu'est-ce que l'esclavage sinon l'inoculation de la peur ? – elle glisse sous la main un bloc-notes ouvert, rempli à moitié de ce genre d'aphorismes qui ne font ni chaud ni froid comme le manuel de la logique formaliste. L'asservissement est l'inoculation de la peur. Et la peur tue l'amour. Et sans amour, tout – enfants, poésie, tableaux – tout devient porteur de mort. Vingt sur vingt, jeune fille. You have completed your research. [...]



Paris, 2015,
INTERVALLES
Collection Sémaphores.